

Recherches sociographiques



Paul R. BÉLANGER, Benoît LEVESQUE, Réjean MATHIEU,
Franklin MIDY, *Animation et culture en mouvement. Fin ou
début d'une époque?*

Hugues Dionne

Volume 30, numéro 1, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056419ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056419ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, H. (1989). Compte rendu de [Paul R. BÉLANGER, Benoît LEVESQUE, Réjean MATHIEU, Franklin MIDY, *Animation et culture en mouvement. Fin ou début d'une époque?*]. *Recherches sociographiques*, 30(1), 127–129.
<https://doi.org/10.7202/056419ar>

On pourrait prendre ce malencontreux *pushes* pour un contre-sens ponctuel, pardonnable avec plusieurs autres à un anglophone qui a tout de même pris la peine de « nous » lire. Sauf que Weinstein n'a pas lu ; comme Handler, il a dévoré en se mirant. L'œuvre philosophique de Dumont est tout aussi bien abordée à travers les lunettes d'un existentialisme primaire, « la dialectique du sens et de l'absence », qui en noie complètement l'originalité. Là où il est dit : « Le sens vient de plus loin que moi, c'est pourquoi il est destiné à se répandre dans la communauté des hommes », Weinstein entend qu'il lui faut s'obstiner à transformer le cri primal en environnement langagier. Là où il est question de mémoire et de psychanalyse des collectivités, l'histoire devient un cataplasme symbolique sur la blessure existentielle. Et alors que Dumont écrit : « pour le philosophe, il n'y a pas de synthèse à chercher », l'anthropologie de l'interprétation est présentée comme la synthèse dialectique des deux autres modes de pensée sur l'homme.

Que Jackson se console si la prose de Weinstein souffre d'une propension à l'abstraction qui la rend indigeste à l'étudiant de premier cycle : le livre peut toujours se lire pour la philosophie personnelle de son auteur, mais comme introduction à l'œuvre de Dumont il est plus que mauvais. Il retient par ailleurs l'attention à titre de document sur l'insularité culturelle de nos voisins, imperméables, dirait-on, à toute altérité — virus au demeurant bien facilement libre-échangeable. Quant à Fernand Dumont, peut-être serait-il temps d'offrir plutôt aux étudiants avancés de Dublin ou de Toronto une traduction anglaise du *Lieu de l'homme* et des *Idéologies*.

Nicole GAGNON

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Paul-R. BÉLANGER, Benoît LÉVESQUE, Réjean MATHIEU, Franklin MIDY (dir.) *Animation et culture en mouvement. Fin ou début d'une époque ?*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1987, 316 p.

Ce livre collectif reproduit les témoignages et les communications du colloque organisé par le module d'Animation et recherches culturelles de l'Université du Québec à Montréal, du 19 au 21 octobre 1984, sous le thème « Animation et culture en mouvement ».

Le sous-titre de l'ouvrage, *Fin ou début d'une époque ?*, traduit bien « l'esprit du temps », alors que les Québécois tentent de se ressaisir après la crise économique du début des années quatre-vingt et plusieurs désillusions politiques (l'État-Providence en faillite, la « défaite » référendaire, l'échec du front commun syndical, les déchirements de la gauche, l'essoufflement du militantisme, etc.). L'intervention sociale collective est alors mise à la question. Faut-il y voir le tâtonnement et l'incertitude des orientations de l'animation sociale (J. RHÉAUME) ou la diversification et l'enrichissement d'une pratique (L. FAVREAU) ou encore la conjoncture favorable à un rapprochement de diverses filières d'intervenants (S. LANDRY) ou enfin la manifestation de la continuité d'un projet de société toujours poursuivi à travers cet art qu'est l'animation (M. BLONDIN)? L'ouvrage

traduit bien le besoin d'alors de solidariser diverses forces sociales pour briser un certain désarroi idéologique et politique, et pour amener une « sortie de crise » innovatrice ; il rappelle bien, pour ceux qui y étaient, ces « débats à vif » d'une rencontre où chercheurs et intervenants partageaient témoignages et bilans, analyses théoriques et pratiques, dont l'actualité est encore très prenante. L'événement-rencontre prime ici sur son support littéraire.

Après coup, le livre fait bien voir la préoccupation de « soudure » de plusieurs militants qui doivent à la fois assurer une continuité politique à un certain mouvement social qui dure depuis une vingtaine d'années, et assumer de nouvelles interrogations sur la signification du « mouvement général d'animation du social » (Introduction). C'est la portée même du changement social qui est remise en question, son poids « téléologique ». En fait, la faillite des systèmes globaux d'interprétation du changement relègue au second plan la pertinence des stratégies politiques pour mieux cerner le sens du changement lui-même et la capacité d'emprise de l'acteur social sur son environnement. Changement individuel, quotidien, privé, intuitif, local, écologique, c'est tout le vivre autrement qui domine, ce sont les lieux d'expérimentation sociale et démocratique qui sont mis de l'avant. Ce vent de « réappropriation » du social (G. RENAUD) sous-entend une mutation importante de la culture interventionniste elle-même (J. LAZURE, J. RHÉAUME) et un déplacement des conditions d'expérimentation (R. LEVASSEUR, É. ALSÈNE). Dans sa résistance à l'appropriation étatique du social (P. HAMEL), le mouvement constituerait un nouveau compromis social issu d'une demande de démocratisation des groupes populaires, d'une part, et d'une politique de désengagement de l'État, d'autre part (P. BÉLANGER et B. LÉVESQUE).

S'il montre bien cette quête de continuité et de renouveau au sein des pratiques de réappropriation du social, l'ensemble du livre dégage surtout les mutations culturelles plutôt que les traductions politiques de l'expérimentation. Est-ce que la crise du militantisme de cette période rendait plus difficile le questionnement politique ? ou s'agit-il d'une fausse question, d'un constat illusoire qui ne sait détecter le poids politique inhérent à une telle conversion socioculturelle globale ? Et pourtant, certains intervenants tentent, de manière explicite, de relancer la traduction politique de ces expérimentations sociales. (D. LAMOUREUX, J.-G. LACROIX, L. FAVREAU, P. HAMEL, J.-F. LÉONARD et autres.) Mais plusieurs vont plutôt insister sur le choix fondamental et nécessaire de société que suppose pareille recherche de solutions de rechange. Cet ébranlement de l'édifice social peut s'exprimer globalement dans le refus du scénario « productiviste » (M. JURDANT), mais aussi se camoufle dans de nouvelles sensibilités (J. PANET-RAYMOND, Y. HURTUBISE, G. BEAUCHAMP), de nouvelles convergences comme celles des mouvements écologique et néo-pacifiste (J.-G. VAILLANCOURT), de nouvelles complicités d'intervention (Théâtre Parminou) et de formation (L. DESNOYERS), et de nouvelles solidarités ethniques (A. CAPUTO, K. LÉVÊQUE).

De fait, le colloque de 1984, dans son contexte de militantisme en crise, s'attachait surtout à faire ressortir les éléments de poursuite et les conditions d'autonomie d'un certain mouvement social québécois. D'une part, on identifiera les continuités des organisations populaires (D. BACHAND, M. SAVARIA), du mouvement des femmes (N. GUBERMAN, M. OUELLET et G. ROCHELEAU), de certains outils d'information et d'analyse telles que les revues *Vie ouvrière* (M. D'AMOURS), *Possibles* (A. THIBAUT),

Les Cahiers du socialisme (J.-G. LACROIX) et *La Revue internationale d'action communautaire* (G. RENAUD), tout en étant préoccupé des effets de la marginalisation, qu'elle soit socio-économique (P. BÉLANGER et B. LÉVESQUE), culturelle (Y. ALIX) ou ethnique (F. MIDY). D'autre part, la nécessaire autonomie politique à sauvegarder ou à créer pour assurer cette continuité du mouvement devient un enjeu important alors que des dépendances financières (G. MERCIER, J.-Y. JOANNETTE), des récupérations institutionnelles (M. LETELLIER, H. LAMOUREUX) et professionnelles (D. BOURQUE, D. PLAMONDON, F. DEMERS) menacent l'autonomie de certains groupes (S. FULLUM, V. O'LEARY), de certains médias (M. RABOY). Une telle réflexion s'approfondira deux ans plus tard, lors du colloque provincial sur le développement communautaire (Victoriaville, 16 au 18 octobre 1986) et à la Commission populaire itinérante sur le désengagement de l'État, alors qu'on parlera encore plus spontanément de financement des organisations, d'implication dans le développement économique et de conditions personnelles de vie.

Animation et culture en mouvement nous fournit donc d'autres points de repère importants pour mieux lire les forces de certaines initiatives d'expérimentation sociale. Ainsi, le livre marque-t-il un temps du mouvement social québécois et une période de « soudure » entre une tradition militante (qui a dû composer avec une certaine gestion étatique du social) et la formulation de solutions qui s'enracinent dans de nouvelles sensibilités culturelles. La présentation d'ensemble rend bien cette dynamique alors qu'à la suite d'une réflexion sur vingt ans d'animation (chap. 1), on tente d'identifier les pratiques et enjeux nouveaux tant dans les organisations populaires (chap. 2), le mouvement des femmes (chap. 3), les regroupements de communautés ethniques (chap. 4), les mouvements écologique et pacifiste (chap. 5), que de certains usages culturels (chap. 6) et des outils d'information et d'analyse (chap. 7). Avant de procéder à des interprétations du mouvement social (chap. 9), on tente de mesurer un peu plus certains enjeux de diverses pratiques communautaires actuelles (chap. 8).

En fait, l'ouvrage dresse un bilan d'ensemble qui constitue un « fonds de patrimoine stratégique » important. Il reflète, en continuité, à la fois la fin et le début d'une époque toujours en quête de la « nébuleuse alternative » solution de rechange. Peut-être sont-ce uniquement les objets politiques qui changent et la façon de les aborder puisqu'on a appris à se préoccuper davantage de la réalité des intervenants !

Hugues DIONNE

*Groupe de recherche interdisciplinaire en développement de l'Est-du-Québec (GRIDEQ),
Université du Québec à Rimouski.*

Denis DUMAIS, *Nos façons de parler : les prononciations en français québécois*, Sillery, Les Presses de l'Université du Québec, 1987, 155 p.

Manifestement, *Les prononciations en français québécois* est une étude linguistique destinée à un large public : le ton, les titres de chapitres et le mode de transcription des exemples ne sont pas courants dans les ouvrages spécialisés ; de plus, Denis Dumais évite